

andré
bucher

FÉE
D'HIVER



LE MOT ET LE RESTE

**andré
bucher**

**FÉE
D'HIVER**

LE MOT ET LE RESTE

La mort est ma vieille connaissance
Je suis un arbre
Dont les feuilles
Sont éparses
Sur ces tombes
Et dans mes branches
Je porte en mon âme
Le gibet de mes songes

Dané Zaytz, *Le Chant de la jeunesse*

Pendant que les sages cherchent le pont
Les fous passent la rivière

Proverbe croate

PROLOGUE

Le journal *Le Dauphiné libéré* du 31 août 1948, rubrique faits divers :

Drame de la jalousie dans le sud de la Drôme

Hier soir, à la tombée de la nuit, au lieu-dit Les Rabasses, dans le col de Perty et situé sur la commune de Laborel ; Monsieur Lacour Éric né en 1910, agriculteur et éleveur, a abattu son épouse Michèle née Vernet en 1910 également, à Montguers (Drôme), d'un seul coup de fusil de chasse. Il s'est ensuite donné la mort de la même manière. Ils laissent deux jeunes enfants de quatre et six ans qui vont être placés en famille d'accueil.

DANIEL — RICHARD

août 1965 – avril 1988

DANIEL

août 1965

C'est mon anniversaire, aujourd'hui.
J'ai commencé à tenir un journal.

Mon frère Richard est revenu depuis maintenant plus de trois ans de la guerre d'Algérie. Ce midi, il est venu me chercher. Il boite un peu. Il a l'air brisé et ne parle pour ainsi dire plus. Comme moi. Oh! Pas pour les mêmes raisons, lui c'est à cause des combats et qu'il a du mal à se réinsérer, alors que moi, j'ai été réformé.

Je vais retourner vivre avec lui dans la ferme familiale, aux Rabasses, en haut du col de Perty. Pas très loin du village de Laborel dans la Drôme du sud, à la limite des Hautes-Alpes. Avant, nous avons été placés par la DDASS dans une famille d'accueil, à Villebois-les-Pins chez André et Céline Ravoux. Ils n'avaient pas d'enfant, donc ils n'ont pas eu à faire de différence. Ils se sont bien occupés de nous et je suis à la fois triste et gai, malheureux mais content de les quitter.

Voilà! J'ai vingt et un ans, je suis majeur, enfin je peux faire les choses, agir comme je veux. Depuis le temps que j'attends. En ce qui concerne notre histoire, je me rappelle juste comment le drame s'est produit. Et ce que je peux en dire est que j'ai tout perdu en un

instant. Mes parents, et l'envie de parler. J'ai aussi plus rien voulu entendre. Même là, à présent, je trouve, c'est dur d'écrire.

Je me souviens d'avoir regardé la lune, sur la montagne, qui s'approchait, à la tombée de la nuit. C'était la fin du mois d'août. Avec une lune presque rouge, le petit ciel des champs de lavande dessous, criblé de partout des sacs de sable en plastique blanc, pour lester les bâches, en bordure de l'aire. Un petit ciel fauché, remué, aéré. Du bleu qui descend, allongé sur le sol. Son parfum entêtant. Le soleil, soudain, qui disparaît.

J'avais tout juste quatre ans. Richard, mon frère aîné, six. On ne se doutait de rien. Mon paternel possédait un fusil de chasse à canons superposés. Un deux-coups. Le premier fut pour ma mère. Il la soupçonnait depuis quelque temps d'avoir un amant. Ce qui était exact si j'y repense maintenant. Un type nommé Jacques Monnier, il habitait à Saint-Auban-sur-Ouvèze. Entrepreneur de travaux forestiers, il possédait une scierie à la sortie du patelin de Montguers, au pied du col de Perty.

La deuxième balle, mon vieux se l'est logée dans la bouche. Ce n'était pas beau à voir. Mon frère Richard est arrivé bien avant moi. Je l'ai observé par la fenêtre ouverte, il courait en battant des bras. On aurait cru un canard ou un jars et la lune en se dandinant le suivait, rouge comme j'ai dit, rouge comme le sang et moi je criais pour ne plus entendre, les mains sur les oreilles, je criais.

décembre 1965

Plus de trois mois de passés sans que j'aie quoi que ce soit à rajouter, pourtant je sais qu'il faut que je poursuive, que je continue à raconter car à compter de ce jour, je n'ai plus ouvert la bouche. Enfin, je veux dire que je n'ai plus prononcé une parole. Bien sûr, on m'a examiné et conclu que j'avais subi un gros choc. Puis, autour de moi, les gens ont cru que je ne comprenais pas ou presque rien de ce qu'ils me disaient, soi-disant, d'après les docteurs, qu'à l'âge de quatre ans les jeux sont faits. Je ne suis plus jamais allé à l'école. J'ai eu droit à des éducateurs. Ils venaient me voir pour m'aider à apprendre, continuer la vie, dans ma famille d'accueil: les parents de secours – comme on dit. Eux aussi, ils m'ont beaucoup aidé. Céline Ravoux et surtout André. Il est instituteur. De là date ma passion pour les livres.

Au début, mon mutisme correspondait surtout à une manière de lutter, de me protéger puis je me suis appliqué à jouer au sourd-muet, ça m'arrangeait. En général, pour m'exprimer, je rédige de petits billets ou je fais des signes. On me répond de la même façon. Je préfère lire qu'être obligé d'entendre. Avec mon frère il est plus difficile de tricher. Aussi j'améliore l'ordinaire, des fois je hoche la tête pour dire que suis d'accord, ou même il m'arrive de grommeler, de laisser s'échapper quelques sons. Sinon je fais des gestes, des mimiques ou des grimaces, mais le plus souvent j'écris. J'écoute de la musique, aussi.

février 1966

Je m'aperçois que j'écris un peu tous les trimestres. Pour en revenir au point de départ, l'amant, le Jacques Monnier entrepreneur forestier: il ne l'a pas emporté au paradis. Il est mort, il y a à peine quatre ans, d'un cancer, juste avant la cinquantaine. Sa femme Lucie, plus jeune, doit avoir à présent dans les quarante-cinq ans. Ils ont eu le temps de faire trois gosses: Robert l'aîné qui est né en 1953, Pierre en 1955 et Alice, la dernière, en 1957. Ils sont toujours à comploter, à courir dans les bois. Les deux frères, j'ai du mal à pouvoir les blairer. Si on les écoute, il n'y en a que pour eux, etc., et ils affirment que lorsqu'ils seront grands, ils reprendront l'entreprise du père. Ça promet.

En attendant, c'est un oncle nommé Alex, du côté de Montauban-sur-Ouvèze, qui s'en occupe. Il a un fils, Louis qui a neuf ans, comme Alice. Il est toujours fourré avec elle quand il ne mijote pas un mauvais coup avec les deux frangins. Alex: il est plus tout jeune, il me prend parfois à la tâche pour abattre, débiter les arbres. Par contre, il me paie à coups de lance-pierre. Sûr! Un sourd-muet, ça ne compte pas, mais mon frère Richard, il veille au grain.

Depuis un mois, nous avons un troupeau de brebis que je garde, emmène pâturer dans la montagne, lorsqu'il fait à peu près bon. Ici c'est encore l'hiver et, le plus souvent, elles sont dedans à gâcher du fourrage. Richard, en plus de remettre nos terres en cultures, il se débrouille et cumule de petits boulots avec surtout – un peu beaucoup – la ferraille. Dans la cour, ça ressemble à une casse. J'ai même vu ce matin un

héron s'envoler d'un pneu, une cannette de bière vide dans la gueule. Richard en finissait pas de se marrer. Autrement, à la morte-saison il bûcheronne lui aussi mais dans les bois à nous. Il ne veut pas se vendre qu'il dit et encore moins se faire escroquer. Sinon il court la forêt et braconne la nuit. Le vrai sauvage, encore pire que moi. D'ailleurs on ne fréquente personne, repliés sur nous-mêmes, hors du temps, les gens disent. Lui, c'est la musique qui le fait vivre, moi aussi, un peu. Heureusement, il y a les livres.

À part les Monnier, en bas du col, les plus proches voisins habitent sur l'autre versant, en redescendant sur le village de Laborel. L'endroit s'appelle Beau-Regard, la plus belle ferme du canton. Les fermiers sont ce qu'on considère ici comme un jeune couple venu de la ville avec la chance d'avoir des parents. Ils louent une partie des bâtiments d'habitation en gîte. Ils ont une fille, Béatrice, de l'âge d'Alice. Je dis ça parce qu'elles reviennent souvent ensemble à pied de l'école. Alice s'arrête chez eux un instant puis, avant la nuit, elle sort en courant, se dépêche, puisqu'au lieu de la route, elle prend par le chemin muletier qui passe devant notre ferme. Ça lui fait un raccourci qui permet de gagner deux bons kilomètres. Souvent elle vient bavarder pendant que je surveille mes moutons et la plupart du temps je lui souris et ne dis rien. C'est une gamine encore mais elle n'a pas froid aux yeux, je l'aime bien. Elle est la seule à oser me regarder, me parler comme si j'étais normal.

Mon enfance me manque. C'est dommage que je sois déjà si vieux et malgré cela à me répéter que je n'ai jamais que vingt-deux ans. J'aimerais bien qu'il m'arrive

quelque chose de beau, quelque chose de grand. Que tout cela ait un sens. Je veux dire: d'avoir été épargné. Je ne sais trop ce qu'en pense mon frère Richard...

décembre 1966

J'ai appris à maîtriser les sons mais pas les cris qui sont contents eux de faire du bruit. Ils sont là pour ça. De beaux bruits blancs résonnant dans la tête, des fourmis qui cherchent à sortir en transperçant ou se faufilant sous l'écorce des arbres. C'est pourquoi j'aime tant cette saison arrêtée, lorsque les flocons les amortissent et que la glace mêlée à la neige finit par les obliger à se taire. Enfin, jusqu'au dégel, où à nouveau ils se réveillent. Entre-temps la montagne se fossilise et comme elle a horreur du vide, les hirondelles disparaissent avant de se changer en grenouilles... elles ne reviendront qu'après la fonte. Une foule de queues de cheval, fils ténus dans le ciel de mars, menues queues d'arondes se détachant de la chevelure d'une comète, pour s'en venir grêler avec les giboulées. Ce qui explique qu'au printemps, des fois je me dis: Daniel, tu n'es qu'un rêve, une histoire en dedans inaperçue, l'espace blanc le laps de temps que dure un rude hiver. Le restant de l'année, les bruits t'envahissent de leur tumulte ambulante et tu erres telle la grenouille, tu sautes dans ton silence, désespéré.

C'est un curieux journal que je tiens dans lequel le temps s'écoule comme du sable fin. Avec des blancs, des creux ou des bosses, des trous-pages que je déchire, des mots que l'on tait, mots que l'on coud et d'autres qui se devinent et puis sourdent. Langue source, eaux sourdes de ma bouche.

juin 1967

Depuis que je menais mon petit troupeau dans la montagne, je défrichais, ouvrais sans cesse des drailles dans la forêt, empruntant des sentiers dans tous les sens. En reconnaissant de vieilles pistes oubliées, recouvertes de taillis, ronces et lianes enchevêtrées, je remarquais qu'elles finissaient par se rejoindre, me mener à la rivière qui dégringolait à pic, en direction du Val Triste, entre aiguilles, pics et cheminées.

Le Val Triste se situe au fond du canyon, à un kilomètre à vol d'oiseau de notre ferme des Rabasses et cinq ou six par la route, finissant en chemin de terre, qui y conduit. C'est une belle prairie ourlée, servant à la fois de matelas et d'oreiller à une vétuste cabane en bois, à l'orée d'une forêt magique. L'eau s'y perd un peu, ensuite elle ressort, ondulante, semblable à un serpent en train de muer. Je savais que je ne devais pas trop m'en écarter car l'herbe y était plus abondante, plus appétissante aussi, pour mes brebis. Le soir, en les ramenant, pleines et repues, pour les faire boire, je revenais sur mes pas. Je suivais le chenal les layons de clôture autour entortillés et, longeant les berges entre les aulnes, les saules, les bosquets d'amélanchiers, j'admirais sa peau liquide souple et noire.

À la belle saison, j'entrais dans l'onde et me baignais. Allongé sur le dos tout en dérivant, faisant la planche, je contemplais les étoiles, les observant se balancer. Il y en avait tellement, je n'arrivais jamais à toutes les compter. Elles ouvraient à leur tour une immense voie, une cascade de brillants, fulgurantes marguerites sur le grand toboggan du ciel. Ensuite, je me retournais,

plongeais à leur recherche. Hélas, je ne remontais que leurs parents éloignés : les galets. Je les lustrais, les frottais avec des herbes séchées ou du sable mais, rien à faire, ceux d'en haut, bien que plus petits, étaient les plus scintillants. Un peu déçu, je me débarrassais de mes pierres, les lançant bien à plat, comme des assiettes. Par ricochet, elles se décidaient enfin à les imiter, Oh ! Juste une brève étincelle, pendant qu'en cadence, l'une après l'autre, les vraies étoiles ruisselaient avant de sombrer dans le trou géant de la galaxie. Alors je m'imaginai, en plus de mes moutons, être-devenir leur berger et qu'après s'être abîmées dans l'air dans l'eau elles rebondissaient, autant de petits criquets qui, en un éclair, me traversaient les côtes pour venir danser dans ma poitrine.

RICHARD

mai 1970

Dernièrement, j'ai découvert que mon frerot tenait un journal. J'ai résisté à l'envie de le lire. De temps à autre, je compose de petites chansons, j'écris moi aussi pour lui faire écho. Je meuble ses silences, pour rester proche de lui.

À l'époque où nous étions placés dans notre famille d'accueil, à Villebois-les-Pins, nous dormions dans la même chambre, sur des lits jumeaux. J'avais tendance à faire des cauchemars et lorsqu'en sueur je me réveillais, je voyais le sourire de Daniel, ses yeux couleur noisette qui me dévisageaient. Il ne disait mot, mais la nuit il veillait sur moi tout comme le jour, à mon tour, je veillais sur lui. Souvent nous allions édifier des

« abris » en forêt. Au retour, nous suivions le cours de la rivière pour, après le barrage des castors, passer à gué et récolter notre provision de galets. On s'essayait à les faire siffler. Quand je réussissais un plat, je poussais des cris de joie. Le galet vrombissant, soudain jaillissait, une nageoire d'ivoire émergeant d'un trait et chevauchant l'infini lumineux défilé des flots. Je jouais le rôle du passeur de sons et frérôt, lui, à la petite lumière. Clignotant des yeux, il manifestait son approbation par des hochements de tête. Avant de rentrer, nous capturions des fourmis sans ailes au creux de vieilles souches, on les embarquait dans des coquilles de noix, laissant, au gré du vent, ces petites chaloupes improvisées dériver au fil de l'eau. J'interrogeais Daniel du regard, tout à mon désir de les bombarder, un peu comme si on allait jouer à la bataille navale, mais je lisais dans ses yeux son désaccord et ses mots imprononcés entraient dans ma tête comme les petites pierres dont les couleurs se poursuivent.

DANIEL

août 1974

Après beaucoup de pages... arrachées.
Pour mes trente ans, mon frère Richard m'a offert une guitare. Il ignore que depuis quelque temps déjà je m'entraîne avec la sienne. C'est un bon musicien. Et un beau cadeau. J'en suis très heureux, nous allons pouvoir jouer ensemble.

septembre 1974

Je viens de composer une chanson. Richard revenait de la pêche. Je lui ai montré le premier couplet.

Le blues du poisson

*Un homme est venu
Avec sa voix de poisson
Le dos plein d'arêtes
Les jambes vertes d'écaillés
Avec accroché au cœur
Un tout petit, tout joli
Riquiqui crochet d'hameçon.*

Il m'a écouté plaquer quelques accords en marquant le rythme du pied tout en fredonnant. Il n'avait pas l'air surpris. Je pinçais les cordes, elles tremblaient et les notes en bondissant s'incrustaient dans mes nerfs qui, à leur contact, se tortillaient sous ma peau.

Superbe! Il a dit. Tu sais quoi? Toi et moi, plus deux de mes potes, on va monter un groupe de rock. Je voyais le tableau. Un coureur de bois qui boite et son frère sourd-muet. Il ne manquait plus que les deux autres musiciens soient: l'un aveugle et l'autre paralysé. Attention au nom du groupe, j'ai pensé. Richard inspiré ou mystérieusement en phase s'exclama: On l'appellera Harry ou Horny Rabbits!! Chauds lapins, si tu préfères, chouette, non? Je n'ai pu réprimer un large sourire. Il s'est approché, m'a entouré de ses bras de cyclope, m'a serré fort. Cela fait longtemps, je crois, qu'il a compris. Pour la surdité, je veux dire, et rapport à mon mutisme. Aussi étrange que cela paraisse, je

suppose qu'il a pris cela pour une preuve d'affection. Dans un sens, que je ne dise rien aux autres et que lui me comprenne, me devine, ça le rehausse dans sa propre estime, lui qui croit à la magie – tous ces trucs, quand il ne parle pas de télépathie... La vérité, c'est qu'il est mon grand frère et que nous sommes comme les doigts d'une seule main. Voilà ce que moi je crois. Le reste on s'en fiche.

fin septembre 1974

Mon frère écoutait en boucle une chanson de Bob Dylan: « Foot Of Pride ». Il l'avait apprise et à force j'avais trouvé le biais, le ton juste pour l'accompagner. À chaque fois on terminait le morceau avec l'impression que l'étau qui nous comprimait avait lâché, que notre poitrine lacérée s'était élargie. Je sentais les larmes se bousculer, monter à l'assaut dans la trachée, prêtes à surgir de ma gorge, mais ce n'était qu'un cri silencieux faufile par le nez et distillé peu à peu par les yeux. Ensuite, à leur tour accouraient les images, elles envahissaient mon crâne et je regardais intensément Richard, lui aussi visité, dévasté par cette même double déflagration ayant retenti lors de notre enfance. Alors venait l'instant, en général aux dernières notes, où leur représentation devenait si sensible, si visuelle, que nous étions à la fois seuls ensemble et en même temps désaccordés.

Très vite, mon frère posait sa guitare, il prenait sa veste sans prononcer le moindre mot puis sortait pour s'en aller à nouveau hanter les bois.